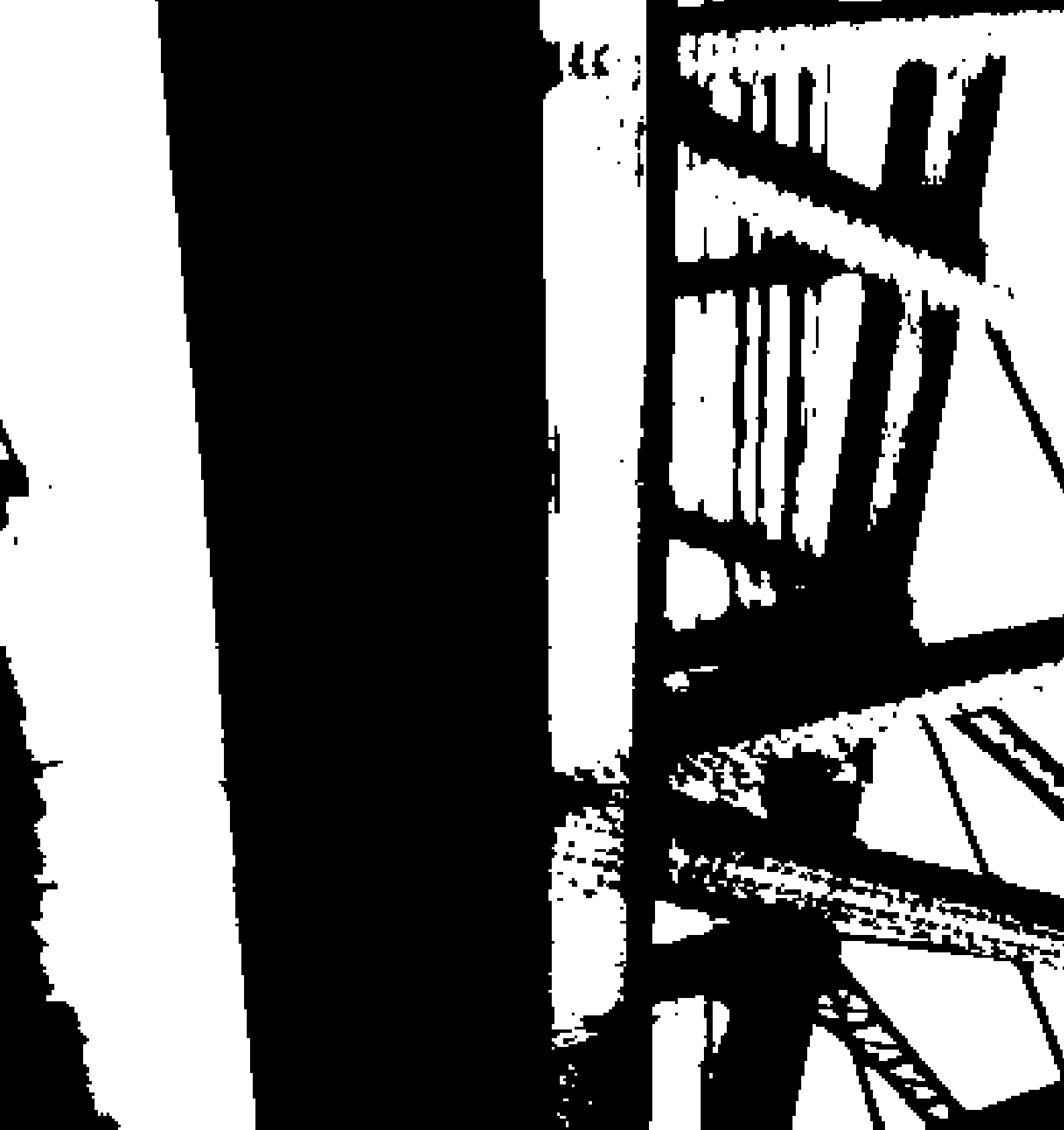


La Langue Amoureuse



ANKHE - C.MONEGIER - PAZ ONONEM - G.CAZEAX

SAUVAGE

DECEMBRE 2007 - MENSUEL N°4

La Langue Amoureuse, Enotisco, Tous Droits Réservés, 2007.

SOMMAIRE

Macadam
Bonjour
Cette nuit
C.MONEGIER

Voyage
PAZ ONONEM

Dada
Printemps Grec de A. Dhotel
Guy LOME

Et bien d'autres brèves des mots persistants d'ici ...

**La Langue Amoureuse, décembre n°4, revue d'auteurs /
mensuel**

Editée par Enotisco, asso. loi 1901 - ISSN : 1959-4445

Dépôt légal: Bnf, 2007

contact: enotisco@yahoo.fr

EDITO

Pressés par le temps, les mots se détachent de leur arbre qui croule sous le poids des lettres. Leur cœur si dur et leur chair si juteuse ne supporte d'ailleurs plus le regard brûlant des hommes. Leur carapace de grammaire s'est ouverte laissant entrer toutes les poussières, les becs des oiseaux, les vers et les doigts des gourmands. Au sol, les voilà piétinés. A moins qu'une main de diva ou de chasseur-cueillir les ramasse pour les cuisiner et leur donner tout leur sens. A la saison prochaine, ils reviendront c'est certain, le climat saura leur donner la chaleur et l'eau des phrases dont ils ont besoin. Leur arbre toujours accueillant n'aura peut-être pas été abattu. Si par malheur le feu ou la hache devait nous précéder, veuillez s'il vous plaît replanter cette graine identique à celle que vous avez entre les mains dans un jardin, une forêt, un oasis où que vous soyez immédiatement et arrosez-la. Prenez en soin tous les jours, car cet arbre est fragile. Il porte sur sa tête, le sens de ce que vous dites, et puise au fond de vos cœurs la force de le dire.

Aymeric

Macadam

Par C. Monégier

Une aire de solitude déroule lasse
Ses pictogrammes : deux bandes et un pont dessus
Pour des échanges de trafic,
Quelques impasses
Sous l'écho des roues d'autrefois,
Les non-venues.

Aux bornes d'appel, l'urgence pour un secours
Mais l'ombre du macadam s'étire en sous-sol
Les véhicules roulent en surface,
Toujours,
Entre ma lèvre et vous : la vitesse rend folle.

Boulevard périphérique - la voirie commune
Défile sur les piétons, les cycles, les péages :
Pas un regard n'arrête sa course,
Et d'aucune
Façon n'illumine
De panneaux d'affichage.

Une aire de solitude, un jour de départ.
Mon corps et ses esprits répandent en béton
Des déroutes balisées - mais c'est déjà tard :
L'embouteillage, les obstacles,

Tant d'informations

Que mes pieds n'ont su voir
A force de décrire
Les réseaux des hommes comme s'ils étaient plats,
Des chaînes sans bitume
Entrelacées de rires,
Mais tout va si vite. Et tout circule sans moi.

Tout circule sans moi, je ne bougerai plus.
Décélérant mes songeries au bruit des vents,
Ces mines murmurées
Sur une aire perdue :
Je ne bougerai plus, pour enfuir l'accident.

Une aire de solitude déroule lasse
Des pictogrammes : nos bandes sans un pont dessus
Pour des échanges de trafic,
Quelques impasses
Sous l'écho des roues d'autrefois,
Ces non-venues.

Aux bornes d'appel, l'urgence pour un secours
Mais l'ombre du macadam s'étire et raffole
De ces véhicules de surface,
Et toujours,
Entre ma lèvre et vous, la vitesse rend folle.

Bonjour
par C. Monégier

C'est en rêve que je te visite
Portant des plumes
Des toiles acryliques
Des tiges de brume et des tactiques
Teintées de vent d'octobre
Brunes, si fardées d'auréoles
Et du bout du doigt je falsifie
Ma nuit seule en accalmie

Je te dessine des contours
Des galbes et des idioties
Sois comme le jour qui dort
La paupière à demi
Car quand je vois ton visage
De teint vert et d'herbes sages
Ton vrai visage
Il n'est pas d'absent si mort
« Bonjour...
Juste bonjour tout va bien

Je faufile sous les draps
Les gestes que j'ignore
J'adore tout de toi
Sachant si peu de ton corps
Si peu des sens-odeurs
Des pieds qui marchent nus
Sur les sols écarlates de mon coeur

C'est en rêve que je te visite
Avec les restes d'une femme qui sait
La peau douce, hanche échanquée
Les mains braisées par tant d'aimés
Mais c'est en rêve
Et je bavarde en coin
Les yeux biaisés
Baissés-lésés
Pour balbutier le matin

« Bonjour...
Juste bonjour tout va bien

C'est en rêve que je te visite
Parcourant le torse les coins timides
Bavant des histoires
Pour allumer quelques vers
Ceux qui vitrent tes yeux
Ton regard d'atmosphère
De temps qu'il fait – il fait beau dehors
Si beau.

« Bonjour...

Cette nuit
par C. Monégier

Sous la lune la croûte d'ocre se dévêtait
De sa toile tissée juste pour ses bras
Et dans un ciel voisin s'éclatait
Un plus bel astre encore que l'amour
Celui de sa peau-miel remède anti-mâle
Pommade galactique qui danse une étoile
M'ouvrir les bras pour son sang coulant
Calmant des lésées et l'étiolant en grand

Sur un rocher non loin d'un drapeau USA
A roulé la dernière boule obtuse
Pour un film avec elle sur fond de noirs
L'univers s'est rhabillé désopilant et lent
Et moi j'ai couru sur la poussière de lune
Pour lui faire un collier de mise à nue
Chaque perle un remède, une pommade

Pour bander ses morsures de cœurs
Qui pendaient ses émois personnels
A de minuscules filatures fausses
Une peau-miel de baisers camouflés
Pour un feu d'avec elle
Dans ces noirs rhabillés, et quatre yeux paumés

Un collier mouillé
Des poussières d'été
Plus rien ne souffre vraiment

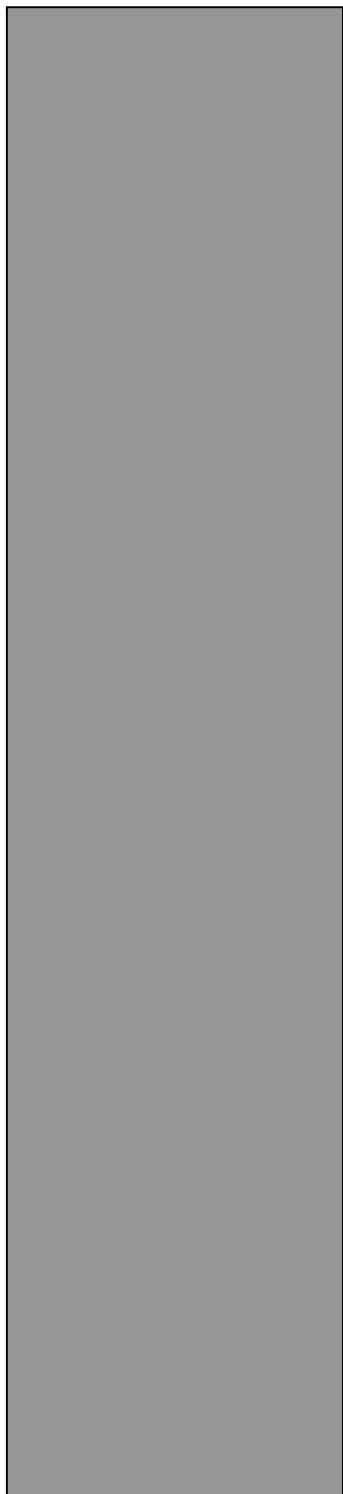
Gambergeant sur la face cachée
De reflets d'argent j'ai mangé un nuage
Un mirage en otage pour de l'eau sur du sec
Et l'âge d'avoir raison d'une petite folie
Contre la calvitie d'elle aimante

La lune a souri un quart d'heure
Entre deux éclipses et trois tournemains
Elle a craché douze comètes de plastique
Et ravalé ses galipettes
L'étoile s'est serrée contre moi
Et contre l'autre elle a caressé
Plus rien ne souffre vraiment

Un collier mouillé
Des poussières d'été

Plus rien ne souffre vraiment

BLESSE MAIS DEBOUT, LE HEROS ENTENDAIT LES QUOLIBETS DE SES TORTIONNAIRES. IL NE PUT S'EMPECHER DE POUSSER UN RALE ET PROFERER DES INJURES AVANT DE S'ECROULER A TERRE, SANS VIE.



Voyage

par Paz Ononem

La lumière décline les nuances de ce monde et l'inonde des forces du désir, qui réchauffe le cœur de vies, toutes absorbées à jouir d'être-là, enfin. Une brise d'Ouest tropicale et africaine fait chavirer les signes mûrs déjà dont chaque élément frissonne dans l'air corsé de minéralité. Nous avançons sur cette route de bitume platement agrégée à flanc de montagne et qui sillonne entre les fruitiers et les écorces rares de cette île inattendue. Lentement, des voitures empruntent cette route car leurs passagers sont pressés d'arriver. Nous ne sommes pas attendus. Nous allons Anse Takamaka depuis Grande Anse. Un générateur électrique a été installé au détour d'un virage : bardé de haies grillagées, des pylônes frêles montent dans les hauteurs, le fil conducteur de voltage tendu de l'un à l'autre et au suivant. Au-delà, la forêt tropicale dense et les cols du Massif du Morne. Nous croisons des voisins qui sont passés à la boutique, pour en rapporter une bouteille de gaz.

Ils les saluent et nous continuons notre trajet. Un air de musique vient d'une maison. Sur le porche, une table et des chaises blanches où est assis un ancien qui fume ; derrière les rideaux de coton aux motifs en losange de couleurs bleus, un homme debout parle à ses amis, confortablement installés dans un canapé. La musique semble être du reggae. La route s'enfonce dans la jungle, et nous sentons que ça monte, nous comptons leurs pas et leurs yeux guettent tout véhicule qui déboulerait trop vite d'un virage sans visibilité. Ils aperçoivent une dame assise qui a posé ses sacs sur un muret et qui attend le bus. Ils lui sourient et nous passons à notre rythme, le rythme des feuilles agitées par le vent, des vagues en contre-bas dans l'Anse Polite, nous n'avons pas d'autre choix que de passer. La patience n'est une vertu que pour les gens pressés, dont la qualité est définie par le temps de l'urgence. Or toute chose est en transhumance, entre deux mondes, humide ou aride.

Voici maintenant des maisons qui annoncent un village, une boutique devant laquelle sont stationnées des voitures et des gens qui discutent sur le pas de leur

porte. On ne nous remarque pas. On ne nous ignore pas. Qu'il fait beau! Le sable blanc incrusté de lumière argentée donne à la plage des allures de princesse étendue sur un lit aux motifs de palmiers, d'arbustes fleuris, bougainvilliers et hibiscus géants, puis les maisons rangées en vrac sous les cimes des pins parasols. Au bord de la route, des groupes d'hommes aux airs de pirates échoués là par la tempête. Des bouteilles à la main et d'autres bouteilles planquées à leurs pieds, nous passons devant eux, qui ont élu résidence sur les troncs de ces arbres qui ne boivent que l'eau salée car leurs racines plongent dans le sable que la marée haute recouvrira, encore, aujourd'hui. Anse Boileau, où l'île accueille la mer en son sein, adoucissant ainsi son mouvement et éclaircissant sa masse qu'elle caresse d'une dénivelée timide. Un enfant tiendrait debout dans la plupart des endroits de la baie, à cette heure. La route serpente le long de la côte, où se succède des palmiers majestueux dont la tête aux feuilles immenses penche vers l'eau. Le village aligne des maisons créoles, fleuries, certaines n'ont de fenêtres que les chambranles, pas les vitres, d'autres ont au moins un mur couvert de tôles ondulées. Toutes les maisons présentent un large porche blanc ou coloré qui sert de plate forme d'observation pour une chaise à bascule. Les voitures passent à vitesse très réduite et les piétons sont plus présents qu'ailleurs, en petits groupes ils se rapportent des courses à la maison ou des messages à des voisins. La traversée de ce hameau est relativement lente, la baie est étendue et puis ils n'ont pas de raisons de presser le pas tant ici prévaut la cadence. Chacun s'active à barouder son travail de la journée, que l'idée ou la nécessité née le matin puisse être oubliée le soir.

Au bout de cette route unique où les véhicules sont arrêtés en pagaille, l'arrêt de bus, où nous attendons le prochain départ pour Anse Gaulette. Des dizaines de gens se tiennent là par la main et en grappes, ils discutent et ils échangent des sucreries ou de l'eau glacée. En face, un édifice officiel, reconnaissable aux drapeaux arc-en-ciel qu'arborent la façade. Une file de gens stationne sur une allée couverte pour aller voter. C'est dimanche et jour d'élection, de ces élections comme on en voit à la télévision, qui attirent plus de monde que l'endroit peut en contenir. Partout où la démocratie est jeune, voter est une profession de foi qui dépasse le jeu des partis en lice. Ils attendent de donner du poids à leurs idées, ou à leur porte-monnaie. Au bout de l'arrêt de bus en ciment et

long d'une dizaine de mètres, le dernier angle caché du village et une boutique qui vend ses petits paquets de couleurs vives, gâteaux, bonbons, boissons, cigarettes. Ils achètent de l'eau, mais dans cette échoppe pour la première fois, l'air est saturé d'alcool.

A la nuit tombée, cet endroit se transforme en débit de boisson, sûrement. La bouteille d'eau est elle-même poisseuse de l'odeur des alcools de Takamaka. Nous retournons patienter avec les personnes venues pour l'élection, et ayant fini leur devoir qui retournent chez eux. Des voitures, des camionnettes, des pick-up passent et s'arrêtent pour ramener cet ami, ce voisin et ce passant. Parfois une personne non grata se hisse de son propre chef dans le véhicule qui part en vrombe vers sa destination. Nous attendons le bus de 11h30. Sa large forme à la carrosserie bleue se pointe à l'heure pour prendre le reste de passagers qui n'avaient pas trouvé de chauffeur. Le trajet du bus Tata nous emmène à travers ces routes équatoriales, bordées de tranchées où s'écoulent l'eau à la saison des pluies. Ici, on fait des pâtés de chauve-souris qu'on attrape dans des filets tendus au travers des arbres ou qu'on tire au fusil, explique un gars assis à côté de lui. Il dit cependant qu'il ne peut pas en manger, il ne mange pas de fruits de mer non plus. C'est que la chauve-souris est un mammifère, et lorsqu'on la regarde de près on peut observer son sexe entre ses jambes, phallus ou vagin selon le genre, leur dit-il. Pointe l'hasard, au-dessus de tes soupçons sur tes certitudes venues de Détroit où les routes sont droites et les plus courts chemins trop éclairés. Ici deux voitures qui prendraient leur virage trop large se percuteraient de plein fouet. Mais au volant, il y a un homme qui a vu les choses qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir et ceux qui lui jettent la pierre, craignent surtout de le connaître. Pointe Maravi, terminus. Trois anses forment la Baie Lazare et donnent à cet endroit un calme particulier: Anse petit Gouvernement, Anse Gouvernant, Anse Gaulette. La simplicité des maisons aux murs intérieurs enduits de chaux, trouvent là sa raison d'être. Quant à la politique, elle est l'œuvre des animaux qui cherchent à s'approprier les bienfaits de la République, la Nature en fait, qui donne sans compter et qui tue sans discerner le bon du méchant.

Notre chemin se poursuit le long de cette longue langue de sable dont l'Anse Takamaka est le point final. La courbe du rivage rend possible cette ligne droite de cailloux et de coraux à une centaine de mètres de la plage, sur laquelle l'océan Indien

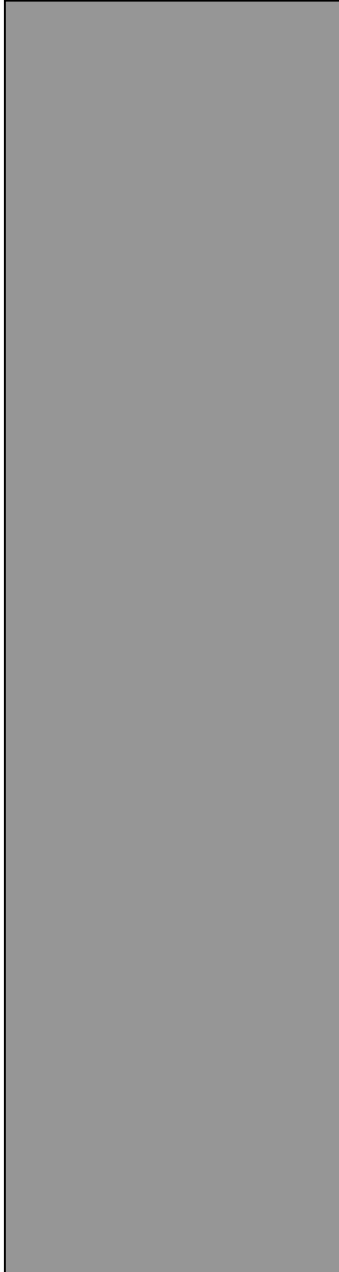
fait chanter ses vagues. L'Anse Takamaka finit la phrase de cette côte amarrée dans l'océan et ouvre une question que nous n'avions pas supposée. Qu'est-ce qui donne une clarté si pure à ce rivage? Les rivières aux sources jamais souillées par les troupeaux et l'industrie. La plage s'étend, devant leurs pas hésitants à passer dessus ou à contourner la beauté. Ils optent pour un dernier détour par la forêt, règne végétal gardé par les eaux, luxure arborescente les pieds dans la gadoue. La mangrove asséchée en cette saison dévoile les racines tortueuses des arbres. Ce qui semble à leurs yeux être une preuve, n'est qu'un artifice: comment composer avec l'idée que ces racines soient les extensions des arbres alors qu'il est évident que les racines des arbres sont les veines de la Terre. Puis, la route bifurque, elle grimpe lentement le long des coteaux, pour continuer sur la façade Est de l'île. Ils prennent un chemin de terre ferme qui s'en va à ciel ouvert entre un champ de bambous et une paroi abrupte de granit. Les vagues cognent le rivage et un parfum de lointain nous guide vers la plage tout proche. Au passage d'une maison créole aux couleurs vives, des odeurs de poissons grillés les mettent en appétit. Il est midi. Aux pieds de la plage, un restaurant est ouvert. Le sol est ensablé et proprement ratissé : des larges tables de bois accueillent les convives. Une table plus grande est dressée au milieu. Des dizaines de plats sont disposés, c'est extra. Un énorme poisson prédécoupé en filets appétissants attachés encore au squelette massif, des salades variées, du riz, du poulet au curry, des petits boudins noirs, des pois concassés, du pâté de poisson. Nous nous installons à une table qui fait face à la baie. Puis ils vont se servir pour un déjeuner qui porte les traces de la magie des premières heures qui virent battre le cœur du monde. Mais il boit trop et elle veut nager. Elle n'a pas très faim et lui n'en a pas assez. Il va se resservir plusieurs fois, il goûte de chaque plat, et elle n'en prend qu'une bouchée. Enfin, ils se lèvent. Une petite poche d'ombre sous un feuillu qui déploie ses branches chargées de noix en formes de poire, et nous nous allongeons sur ce sable fin blanc et noir.

Ils vont se baigner, ils se tiennent par la main et ils s'embrassent avant de se lancer dans les eaux turquoise - Nous tremblons dans la brise de la mousson et nous voilà emportés sur la pente douce de la plage qui descend à la mer.

Un crabe minuscule enfoui sous le sable sort de sa cachette et traverse devant nous à toute vitesse. Une vague plus grosse nous arrose et l'écume nous

abandonne, trempés sur le sable moite. Un rayon de soleil, le moteur d'une barque au loin et une autre vague se retourne sur elle-même en heurtant le rivage. Cette fois nous sommes totalement immergés, la plume prend l'eau et le papier boit la tasse dans un frisson de couleurs et de sons mêlés qui les emporte dans le courant. Depuis, la langue a l'accent des vagues, et les mots s'échappent et reviennent avec la marée.

PENDANT SON ABSENCE, LE MONDE N'AVAIT PLUS DE GOUT POUR RIEN. LES MOTS NE CHANTAIENT PLUS, LES RIMES ETAIENT SORTIS DE LEUR CHEMIN. PLUS RIEN NE SE PASSAIT COMME PREVU ET FINALEMENT TOUT CELA ETAIT TRES BIEN, DISAIENT LES COMMENTATEURS AU PIED LEVE. LE MAL AVAIT DISPARU AVEC LE BIEN.



Dada

Par Guy LOMÉ

L'homme approximatif de Tzara est resté libre des questions d'académicien quant à l'usage dont on pourrait faire de cette oeuvre dans les livres d'école. Il en est de même de la quasi-totalité des oeuvres des plasticiens et compositeurs Dada. Le mouvement le plus prolifique du XXème s'est éclipsé devant des mouvements qui se sont nourri des archaïsmes de Dada. Par archaïsme, j'entends cette intuition anthropologique que les émotions de l'homme sont restées intactes depuis la nuit des temps: la vie sociale, la raison, l'idéologie les ont dénaturés, mais il nous arrive parfois de ressentir une vive émotion pour quelque chose ou quelqu'un et cela est le signe de la pureté, d'une émotion amoureuse ou esthétique, d'une idée qui se passe de tous les outils mécaniques ou intellectuels que l'homme a conçu depuis. Dada est quelque chose de cette sorte, une émotion que nous éprouvons et dont la cause n'a pas été cartographiée ni altérée par les sciences et l'inventivité. En cela Dada est aux antipodes de la Renaissance s'il fallait faire un tableau conceptuel des Arts dans l'histoire, et plus proche des peintres des grottes de Lascaux. Dada a succédé à la première guerre mondiale dont on se rappelle le carnage et l'ignoble combat dans les tranchées boueuses, minées, gazées par les nations éveillées et avancées du monde d'alors. Que faire d'autre que du Dada quand l'entreprise de vieux frileux et fous n'a mené qu'à la destruction d'une génération, d'une jeunesse qui aurait aimé vivre? Dada voulait se réapproprier l'émotion et l'idée qui l'accompagne toujours dans sa qualité originelle, avant tout concept. La Renaissance voulait susciter l'émotion

esthétique qui avait été obscurci au point de disparaître dans les tourments des hommes et la Peste. Dada cherchait une émotion qui ne devait être ni révélatrice, ni pâmoison, ni explicable, une émotion non pas esthétique mais cette sorte d'étonnement précurseur de tout miracle, que l'homme avait perdu en l'enfouissant sous des tonnes de savoirs biaisés et de bombes tombant bien droit. Tout au contraire, la Renaissance fut une période marquée par une relative accalmie qui a permis à la fleur des Arts et des Sciences d'éclorre, partout où des jardiniers étaient restés à l'œuvre dans le chaos. La Renaissance voulait libérer l'homme de sa souffrance pour lui permettre de contempler la beauté qui semblait lui être interdite sur cette Terre de labeur, de souffrance, de maladie, d'oppression. Dada a rendu toute sa place esthétique aux aléas et aux divagations, au pouvoir artistique du non-génie, de celui qui est attentif aux frissons et aux faibles lueurs qui pulsent du courant alternatif de la nuit moderne. Dada confie aux hommes l'Art d'être éternellement un homme de l'ici, du maintenant mais surtout pas comme l'homme d'à côté. Enfin, l'homme Dada tire toutes les questions classiques à pile ou face, se fout du vouloir moderne pour se consacrer uniquement à devenir.

Printemps Grec, André Dhôtel

par Guy LOMÉ

L'Écriture de Dhôtel laisse le monde intacte, ce qui libère le lecteur de son attachement démesuré à son bienfaiteur. En retour, le lecteur peut se dédier entièrement à sa tâche de comprendre le Monde qui l'entoure. De l'écriture du Pirée à Rhodes au voyage du Printemps Grec, trente années se sont passées et pourtant l'unique distance est celle que le Temps a imposé aux choses, le regard de Dhôtel est intacte. Le Monde veut se défaire de lui-même, se refaire sur le compte d'un autre ou se perdre dans l'ailleurs, les pages d'un livre elles, ne se tournent pas toute seule et il faudra la patience d'une personne détachée des devoirs universels pour que ce livre de Dhôtel soit encore une fois. La lumière de la Méditerranée donnerait-elle le don d'ubiquité? Dhôtel n'est pas plus loquace sur ce pays et ses hommes que ce pays et ces hommes ne le sont à propos d'eux-mêmes. Il laisse sans craindre cette vie, ces vies s'exprimer. Quelques touches ici et là d'un futur si proche qu'on y est déjà sans y penser. C'est la mémoire non pas utilitariste des romanciers d'inventaire, mais la mémoire bienveillante qui dit à qui peut l'entendre que la vie n'attend rien d'autre de l'homme / la femme qu'ils se donnent en entier.

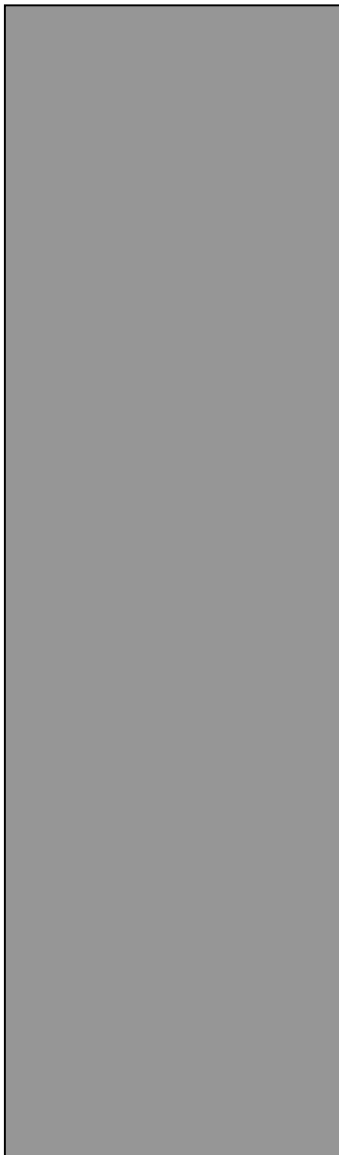
Désuet, vous dites désuet, en vérité ce livre arrive à temps. Ce sont deux ballades dans la Grèce éternellement antique et peuplée de modernes, deux tableaux dont les pigments ne sont pas altérés, les lignes à pleine plus vives, les tons plus justes. Un livre de Dhôtel est vivant ainsi que le bois d'un grand noyer offre ses veines à l'œuvre du temps qui lui rendra ses meilleures qualités. Du Pirée à Rhodes et le Printemps grec sont du même bois, du même artisan et bien sûr mûris des mêmes vents.

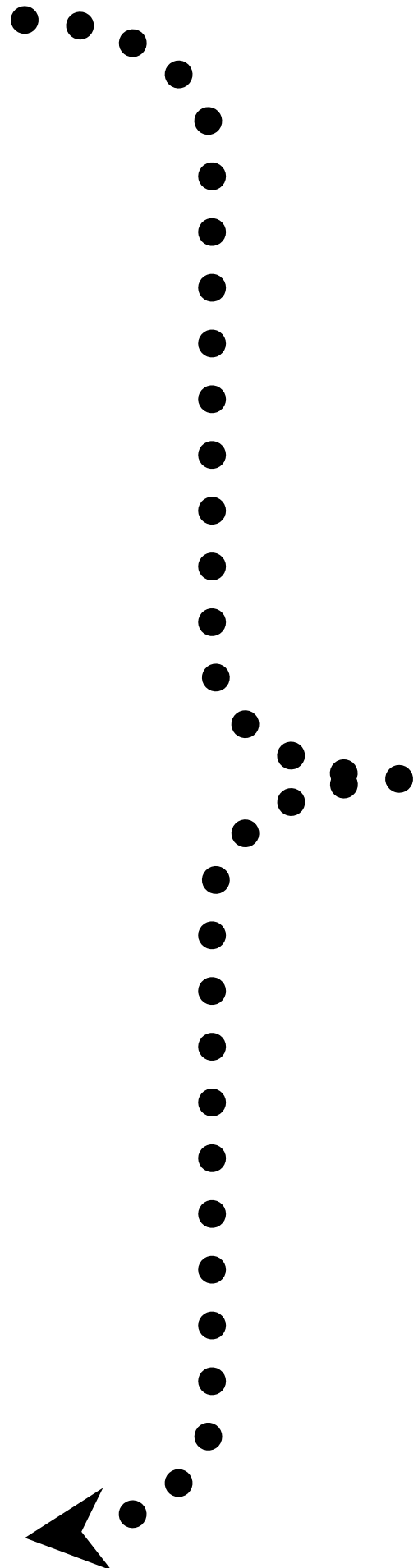
Vous avez entre les mains un formidable 30 ans d'âge qui donne la satisfaction de goûter de la vigueur de la jeunesse et de la détermination de l'expérience réunie en un seul opus, réédité aux éditions Séquences en tirage limité et chez Phébus, dans toutes les librairies.

A l'âge auquel Dhôtel écrit du Pirée à Rhodes, soit à peu près vingt ans, il avait les qualités intuitives pour écrire un pamphlet au souffre mais son esprit patient et son intelligence versée des anges, il choisit de livrer une ballade sur le port d'Athènes, un bateau sillonnant la mer Égée. Il dit l'émerveillement de la jeunesse, de sa jeunesse qui passe d'île en île.

La nuance entre ce que vous étiez avant un livre de Dhôtel et après, c'est que vous l'avez lu. C'est inoubliable car la sérénité qui habite ces pages a une identité. Les mots sont charnels, incarnés par ce qu'ils décrivent et ils seraient sur le point de se matérialiser si vous ne gardiez vos distances. Il y a quelque chose quand vous lisez qui vous donne une lumière particulière dans les yeux, je vous jure. Un halo d'artiste, de lecteur, qui n'a rien vu rien entendu, rien dit quand on lui a demandé s'il connaît la route la plus courte du Pirée à Rhodes. Dhôtel rend au lecteur sa souveraineté car le lecteur a sous les yeux un élément de savoir qui a échappé à l'écrivain. Dans sa distraction de parcourir le monde, sa modestie de raconter une histoire, il a laissé la place à un monde à explorer dénué d'ingénuité, sans contingence, où tout est à sa place. Un espace abstrait seulement car il est inquantifiable comme un paysage de Grèce. Les contours des collines, des villes sont négociables mais cela ne vous avance à rien car tout est absolument naturel et immédiat, c'est un Printemps Grec : la lumière est partout et dans la moindre chose. Le livre ne laisse aux mal-intentionnés pas un caillou, pas un brin d'herbe, le mépris c'est du chien-dent sur lequel passe le vent.

AU FOND RIEN NE POUVAIT LE REMPLACER ET ILS EURENT BIEN DE LA PEINE A LE RECREER A L'IDENTIQUE. A CHAQUE FOIS L'OPERATION ECHOUAIT ET ILS Y PERDAIENT QUI UN ŒIL, QUI UN DOIGT, QUI LEURS CHEVEUX. LE HEROS VOYAIT BIEN QU'IL POURRAIT UN JOUR LES ECRASER SOUS SA BOTTE DE CLONE.





Le mois prochain:
Plus près de la parole.